

# LA PENINSULE IBERIQUE D'APRES LAONIKOS CHLALKOKONDYLIS, CHRONIQUEUR BYZANTIN DU XV<sup>ème</sup> SIECLE

*Alain Ducellier*

Peut-être plus encore que les Français, les Byzantins sont peu familiers avec la géographie. Pour reprendre une formule à la mode, ils n'en conçoivent guère l'utilité que pour «faire la guerre» ou plutôt pour essayer de l'éviter, ce qui implique un minimum de connaissances au sujet des peuples étrangers, ces «ethnies» ou «gentils» qu'ils redoutent et méprisent à la fois. Telle est la tradition fixée, au X<sup>ème</sup> siècle, par Constantin VII Porphyrogénète dont le "*De Administrando Imperio*" est plus un traité de diplomatie que de géographie<sup>1</sup>. Très accessoirement, la géographie peut être utile aux voyageurs, et surtout aux navigateurs, d'où un important ensemble de portulans grecs qui, du reste, sont très tardifs et découlent de modèles occidentaux, surtout aragonais<sup>2</sup>. Parmi bien d'autres causes à éclaircir, cette ignorance byzantine des réalités géographiques provient sans aucun doute de ce «complexe de supériorité» qui, à notre avis, caractérise l'empire grec médiéval<sup>3</sup>: l'étranger ne vaut d'être connu que dans la mesure où il met en cause l'histoire même de Byzance, considérée a priori comme devant l'incorporer un jour dans le cadre d'un grand empire chrétien universel. On comprendra dès lors que les renseignements donnés par les auteurs byzantins sur les nations étrangères peuvent être excellents quand il s'agit de voisins immédiats (pays balkaniques, Empire turc, républiques italiennes), mais qu'ils sont à peu près inexistantes ou légendaires quand il s'agit de régions avec lesquelles Byzance n'a que peu ou pas de relations. Et comme les Byzantins mirent très longtemps à s'apercevoir du caractère irrémédiable de leur décadence, ce n'est guère qu'au XV<sup>ème</sup> siècle que de très rares auteurs, après avoir enfin compris que l'histoire de leur temps ne se faisait plus à Constantinople, commencèrent à prêter attention aux réalités internes de ces pays lointains qui n'étaient guère jusque-là que des mots pour les Grecs. Parmi eux, le chroniqueur Laonikos Chalkokondylis est très certainement celui qui

<sup>1</sup> CONSTANTIN PORPHYROGENETE, *De Administrando Imperio*, Commentary, London 1962, Introduction de R.J.H. JENKINS, p. 1-8.

<sup>2</sup> A. DELATTE, *Les portulans grecs*, Bruxelles-Louvain, 1949.

<sup>3</sup> A. DUCCELLIER, *Le Drame de Byzance, Idéal et échec d'une société chrétienne*, Paris 1976, p. 161-171.

s'est le plus intéressé à l'histoire des pays chrétiens d'Occident; nous avons déjà essayé de montrer quelle pouvait être la valeur des renseignements qu'il donne sur la France et sur l'Angleterre<sup>4</sup>. Nous allons voir ici que sa connaissance de la péninsule ibérique est loin d'être méprisable et suppose même des sources d'information qui ne peuvent provenir que d'Espagne même.

Chalkokondylis, issu d'une très noble famille d'Athènes, était sans doute né dans cette ville peu avant 1430<sup>5</sup>. Passé à Mistra, capitale du Despotat byzantin de Morée et dernier grand centre intellectuel de l'Empire, c'est là qu'il fit son éducation qui le rendit maître aussi bien en lettres grecques qu'en lettres latines, au témoignage du grand voyageur Ciriaco d'Ancona qui l'y recontra en 1447<sup>6</sup>. Une telle éducation n'a rien d'extraordinaire dans ce milieu cosmopolite qu'était la cour de Mistra, dont les relations avec l'Italie, surtout avec Venise et les Malatesta, étaient depuis longtemps fort étroites<sup>7</sup>.

Cette éducation est évidemment très importante pour expliquer la facilité avec laquelle notre auteur put recueillir des renseignements oraux et écrits sur les pays d'Occident. Au reste, nous avons de bonnes raisons de penser qu'il quitta Mistra après la conquête par les Turcs en 1460 et revint alors s'établir dans sa patrie, Athènes: il est frappant de noter que, après cette date, son histoire ne donne plus aucun renseignement sur l'Occident, alors qu'elle relate encore des événements survenus vers 1487 en Hongrie. A notre sens, cela signifie que, écrivant désormais sous domination ottomane, il est coupé de ses sources d'information antérieures; cela veut aussi dire que cet homme, qui ne peut être mort avant 1490, ne dispose plus que de souvenirs ou de notes anciennes, rassemblés à Mistra entre 1450 et 1460, quand il écrit son oeuvre, dans les trente dernières années de sa vie<sup>8</sup>. D'où ce mélange de détails précis et de lourdes erreurs qui caractérise les pages qu'il consacre à la péninsule ibérique, comme du reste à l'ensemble des pays «latins».

Le Royaume de Grenade n'est jamais traité en tant que tel. Il en est d'abord question à propos des conquêtes supposées de Charlemagne qui aurait poussé jusqu'à Grenade, «ville très forte située sur une montagne qui descend jusqu'à l'Océan». A propos des limites de la Castille, il ajoute plus loin que Grenade est un état purement continental, qui ne touche ni à la «mer intérieure» (la Méditerranée), ni à l'Océan.

<sup>4</sup> A. DUCCELLIER, *La France et les Iles Britanniques vues par un byzantin du XV<sup>e</sup> siècle: Laonikos Chalkokondylis, "Economies et sociétés au Moyen Age", Mélanges offerts à E. Perroy, Paris 1974, p. 439-445.*

<sup>5</sup> D. Gr. KAMPOUROGLOU, *Oi Χαλκοκονδύλαι*, Athènes 1926, p. 104-105; W. MILLER, *The last Athenian historian: Laonikos Chalkokondylès, "Journal of Hellenic Studies", XLII, 1922, p. 36-49*; J. DARKO, *Zum Leben des Laonikos Chalkondyles, "Byzantinische Zeitschrift", XXIV, 1923-24.*

<sup>6</sup> Il aurait même été l'élève du grand philosophe Georges Gémiste Pléthon. Cf. R. SABBADINI, *Ciriaco d'Ancona e la sua descrizione del Peloponneso, "Miscellanea Ceriani", Milano 1910, p. 203-204*; A. PERTUSI, *La Caduta di Costantinopoli, l'Eco nel mondo, t. I, p. 194, Firenze 1976.*

<sup>7</sup> On rappellera surtout le mariage du despote Théodore, en 1421, avec Cléopè Malatesta; cf. D.A. ZAKYTHINOS, *Le Despotat Grec de Morée, I, p. 200-202, Paris 1932*, et S. RUNCIMAN, *The Marriages of the Sons of Manuel II, "Rivista di Studi Bizantini e Slavi", I, 1981, p. 278-280.* A la même époque, un Pandolfo Malatesta, frère de Cléopè, devint archevêque latin de Patras (RUNCIMAN, *art. cit.* p. 280-281).

<sup>8</sup> Les derniers événements rapportés par Chalkokondylis datent en effet des années 1484-1487; il s'agit des guerres victorieuses menées par le roi de Hongrie Mathias Corvin contre la coalition germano-polonaise. Cf. DARKO, *art. cit.* p. 37-40.

et qui s'étend jusqu'à l'Ibérie et jusqu'à la France, enveloppé à l'ouest par un Portugal qui commence au détroit et va, le long de la «mer extérieure», confiner à cette même Ibérie<sup>9</sup>. Chalkokondylis se fait donc une idée fantastique de Grenade, mais il sait bien que les Musulmans sont maîtres d'une partie de la péninsule, puisqu'il rappelle que les rois de Castille, «comme on le sait, n'ont cessé jusqu'à aujourd'hui d'attaquer et piller les Libyens». Les Musulmans d'Espagne, auxquels il donne toujours ce nom de Libyens, qui, à Byzance, s'applique à l'Islam africain, parlent «la langue arabe des Libyens», ont les moeurs et la religion de Mahomet, mais portent un costume «tantôt barbare, tantôt ibérique», ce qui est une assez juste notation sur les contacts de civilisations dans le Royaume de Grenade<sup>10</sup>. Nous verrons en outre qu'il apprécie bien le rôle économique de Grenade, vue comme un trait d'union entre Afrique et Espagne chrétienne. En effet, les quelques détails qu'il donne sur l'Andalousie musulmane ne sont là que pour introduire les renseignements plus copieux qu'il possède sur le reste de la péninsule.

Outre le Portugal déjà nommé, Chalkokondylis sait que l'Espagne chrétienne est divisée entre l'Ibérie, terme qu'il emploie toujours pour désigner la Castille, la Navarre et enfin l'Aragon. Il ne sait au reste à peu près rien du Portugal, «cette région maritime qui s'étend sur une longue distance le long de l'océan», jusqu'aux confins de Grenade<sup>11</sup>.

L'Aragon est bien mieux connu. C'est au reste à propos de la conquête de la Sicile et de Naples par Alphonse le Magnanime que notre auteur se met en devoir de rapporter tout ce qu'il sait de l'ensemble de la péninsule. Il doit en effet expliquer d'abord comment Alphonse, parti pour l'Italie, «avait confié le soin de son pays à son frère»<sup>12</sup>. Ce pays commence avec la «terre de Valence» dont la capitale, ville grande et riche, «siège royal du roi de Valence», commande une région qui s'étend sur environ 700 stades, soit à peu près 130 kilomètres, depuis les colonnes d'Hercule, en face de l'île de Sardaigne, jusqu'à Barcelone d'où l'Aragon proprement dit s'étend jusqu'à la «Provence gauloise»<sup>13</sup>. Par conséquent, ajoute-t-il, le Royaume d'Aragon a pour limites orientales la Provence, tandis qu'il touche à l'ouest à l'Ibérie et au nord à la Navarre, ce qui est à peu près exact<sup>14</sup>. Quant à Barcelone, il lui consacre une phrase pleine d'intérêt: c'est, dit-il, «une ville qui domine celles d'Occident par la richesse et la puissance, qui a un régime plutôt tourné vers l'aristocratie et qui juge bon d'être gouvernée par le roi d'Aragon moyennant le respects de ses coutumes

<sup>9</sup> LAONIKOS CHALKOKONDYLIS, *Historiarum Demonstrationes*, Livre V, Ed. J. DARKO, t. II, Budapest 1923, p. 51-52.

<sup>10</sup> CHALKOKONDYLIS, Livre II, Ed. DARKO, t. I, p. 82.

<sup>11</sup> CHALKOKONDYLIS, Livre V, Ed. DARKO, t. II, p. 51.

<sup>12</sup> CHALKOKONDYLIS, Livre V, t. II, p. 49. On remarquera que Laonikos ne mentionne jamais le nom de Juan II d'Aragon.

<sup>13</sup> Notre auteur écrit tantôt «Προβεντία ή Γαλατία», ce qui fait de «Provence» un équivalent de «France», et «Γαλατία της Προβεντίας», qu'on pourrait traduire par «la partie française de la Provence», ce qui laisserait entendre qu'il a quelque idée des status respectifs de la Provence et du Languedoc (Livre V, p. 50).

<sup>14</sup> CHALKOKONDYLIS, Livre V, p. 50.

<sup>15</sup> «ὄπό βασιλεῖ Ταρκῶνος ἀξιοῖ πολιτεύεσθαι ἐς τὰ πάτρια» (Ibid. p. 50). On notera que notre auteur note ailleurs incidemment que la route de Provence mène vers Barcelone.

ancestrales (τάπάρια)<sup>15</sup>. Notons seulement ici cette surévaluation manifeste de la puissance barcelonaise, en une époque où la ville était en pleine crise; il est d'ailleurs significatif que notre auteur ne donne aucun détail précis sur l'activité économique de la ville, sinon lorsque, au dénouement d'une phrase, il souligne que la route qui, en Avignon, emprunte le célèbre pont, conduit vers Barcelone<sup>16</sup>. Il semble en revanche tout ignorer des activités maritimes de la ville. Au contraire, nous constatons qu'il connaît très bien la géographie administrative des terres d'obédience aragonaise: il distingue soigneusement le Royaume de Valence de celui d'Aragon, même s'il attribue au premier une étendue très inférieure à la réalité, et surtout il est fort bien renseigné sur Barcelone dont il fait une sorte de république aristocratique nominalement soumise au roi d'Aragon et régie par ses «coutumes», les célèbres "*Usatges*". Il souligne d'ailleurs qu'Alphonse, qui est roi d'Aragon, de Sardaigne et de Corse, n'exerce sur Barcelone que les pouvoirs d'un «gouverneur» (ἐπαρχος), ce qui indique bien qu'il savait distinguer Royaume d'Aragon et Comté de Barcelone<sup>17</sup>. Bien plus, même si Chalkokondylis ne connaît pas l'origine de ce nom, il est intéressant de le voir rappeler qu'Alphonse V appartenait «à la maison des Medina»: on sait en effet qu'Henri II de Transtamara, ancêtre d'Alphonse, était le fils d'Éléonore de Guzmán<sup>18</sup>.

Laonikos ne donne aucune description géographique de la Navarre, qu'il aborde d'ailleurs à propos de ses relations avec l'Aragon. Il nous raconte à sa manière comment les Navarrais provoquèrent le mariage de la fille de leur roi avec le frère d'Alphonse, qui devint ainsi roi de Navarre et le resta jusqu'à ce que le fils né de cette union eût l'âge de douze ans, après quoi les Navarrais auraient «renvoyé le roi, disant que, puisqu'il y avait un enfant, il n'avait plus à revendiquer le titre royal qui revenait à l'enfant»<sup>19</sup>. Manifestement, Chalkokondylis n'est ici en possession que de renseignements tronqués ou orientés: il semble croire que le mariage de Jean II avec Blanche de Navarre est postérieur à la mort de Charles III et provoqué par le peuple navarrais lui-même, il ne sait évidemment rien des révoltes du prince Carlos de Viana ni de sa fin malheureuse et semble soutenir que, de son temps, la Navarre avait échappé au contrôle aragonais. A moins d'avoir au des renseignements postérieurs à 1479, date du retour à l'indépendance navarraise, ce qui est bien peu probable comme nous l'avons vu, on doit admettre que sa source est ici très favorable à la Navarre et lui a soigneusement caché les événements qui suivent 1452, date de la première prise d'armes du prince de Viana. Il n'est d'ailleurs pas difficile de trouver les responsables de cette information orientée: on sait que les routiers navarrais avaient délogé les Catalans d'Athènes en 1388 et qu'ils dominèrent une partie du Péloponnèse au cours du XV<sup>e</sup> siècle; il est très probable que c'est de ce milieu navarrais que notre auteur tient tout ce qu'il sait de la Navarre et de son histoire<sup>20</sup>.

<sup>16</sup> «Avignon, où il y a un pont, grand parmi ceux du monde entier, par lequel on va vers le pays de Barcelone» (Livre II, t. I, p. 81). C'est à tort, à notre avis, que l'éditeur corrige «Barcelone», donné par le manuscrit, en «Beaucaire».

<sup>17</sup> Livre V, t. II, p. 43.

<sup>18</sup> Livre V, t. II, p. 46.

<sup>19</sup> Livre V, t. II, p. 49.

<sup>20</sup> S. TRAMONTANA, *Per la Storia della Compagnia Catalana in Oriente*, "*Nuova Rivista Storica*", XLVI, 1962, p. 58-95.

Ce sentiment est encore renforcé par les réflexions politiques auxquelles il se livre à partir du cas navarrais: presque tous les peuples d'Occident, dit-il, ont de fortes traditions d'autonomie; certes, ils livrent les revenus de leurs villes et forteresses aux princes, mais ceux-ci n'ont aucun pouvoir d'y établir ni magistrats ni gouverneurs: ce sont les gens du pays qui remplissent ces fonctions, «et il n'est aucunement permis au roi de violer les usages ancestraux des gens du pays en allant contre leurs coutumes», ce qui prouve que Chalkokondylis avait entendu un vibrant éloge des fueros si caractéristiques du monde ibérique<sup>21</sup>.

Quant au développement sur la Castille, le plus riche en détails sinon le plus exact, il se présente aussi dans notre texte comme un appendice explicatif dérivant des pages consacrées à l'histoire aragonaise. Ce royaume commence aux limites de la «Gaule», c'est à dire vers les régions peuplées par les Celtibères et vers la Gascogne, qui sont soumises au roi de France. A l'est se trouve le pays des «Peskaioi», les Basques, qui va jusqu'à la France; la Castille, qui est le plus grand pays d'Occident après la France, s'étend vers l'ouest jusqu'à l'océan, vers l'est jusqu'à la Navarre et à la France, vers le sud jusqu'au Portugal et jusqu'au royaume libyen de Grenade<sup>22</sup>. Notons une importante incohérence: alors qu'il nous a dit que le Portugal confinait au royaume de Grenade, il avoue ailleurs que la Castille a aussi un débouché sur la «mer intérieure»; sans aucun doute, il disposait de deux sources contradictoires dont, en vertu d'une vieille «méthode» byzantine, il renonce à faire la synthèse. Il peut en outre paraître étonnant qu'il ne mentionne pas de contact territorial entre Castille et Aragon, mais la chose est tout à fait cohérente quand on admet, comme il le fait, que le Royaume de Grenade s'étend jusqu'à la France et que le Pays Basque et la Navarre bornent la Castille vers l'orient.

S'il a une vision aberrante de sa géographie, il connaît pourtant des détails intéressants sur la Castille. Il signale par deux fois le «Sanctuaire de Jacques», à proximité du Portugal, puis il donne la liste des principales villes castillanes, celles dont il dit qu'elles sont «sièges royaux». Il s'agit de la ville «nommée Sibilèna» (Séville), grande et très peuplée, de Kordybè (Cordoue), Morsikè (Murcie), de «celle qu'on nomme Tolèdon» (Tolède) et de Salamankè (Salamanque). A l'exception de cette dernière, on sait que toutes les villes citées sont bien historiquement capitales de royaumes, ce qui suppose chez notre auteur une assez bonne connaissance de la structure administrative de la Castille<sup>23</sup>. Quant à Salamanque, serait-ce son rôle universitaire qui l'aurait élevée, chez Chalkokondylis, au rôle de capitale de royaume?

Le roi de Castille, écrit Laonikos, est «le plus puissant des princes de cette région», et il appartient à la famille royale de France<sup>24</sup>. En fait, cette dernière notation, apparemment étonnante, est expliquée par un passage précédent où notre auteur s'efforce de raconter l'histoire primitive de la péninsule. C'est Charlemagne (*Karoulos*) qui, après avoir vaincu les Arabes d'Espagne, aurait confié Castille, Navarre et

<sup>21</sup> Livre V, t. II, p. 49.

<sup>22</sup> Livre V, t. II, p. 51.

<sup>23</sup> Livre V, t. II, p. 51.

<sup>24</sup> Livre V, t. II, p. 52. La reprise, immédiatement après ce passage, du thème de la guerre traditionnelle contre Grenade montre bien que notre auteur fait remonter les origines françaises de la maison de Castille à l'époque carolingienne.

Aragon à ses alliés locaux qui auraient ensuite continué la lutte. C'est de là que vient, selon lui, le fait que les familles royales du Portugal et de Castille sont d'origine française, comme l'est aussi celle de Navarre<sup>25</sup>. Certes, la confusion chronologique est ici considérable, mais notre auteur ne dit pas tout à fait faux puisqu'on sait que la famille portugaise descend de Henri de Bourgogne, comme aussi les Transtamara par Urraca, fille de ce dernier. Il faut supposer que ce lointain souvenir des origines françaises de leurs dynasties avait été véhiculé en Orient par les espagnols que Laonikos avait pu y rencontrer. Au reste, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'histoire et légende soient ici intimement liées: il est assez probable que notre auteur a connu l'histoire fabuleuse de Charleuagne à travers les chansons de gestes tardives, comme le "*Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople*", ou même à travers certains romans de chevalerie qui lui sont contemporains et dont les plus célèbres furent sans conteste, au XV<sup>e</sup> siècle et dans le bassin méditerranéen, les grands romans catalans comme «Tirant lo Blanc» ou «Curial y Guelfa», dont les informateurs de Chalkokondylis étaient assurément grands lecteurs<sup>26</sup>.

D'autres renseignements sur la Castille sont cependant plus exacts. Comme on le sait, Laonikos parle des guerres incessantes entre castillans et musulmans, ce qui démontre qu'il n'a aucune idée des étapes de la Reconquista et de son considérable ralentissement au XV<sup>e</sup> siècle. Il ajoute pourtant que «le roi des Libyens de Grenade paye tribut au roi des Ibères, lorsqu'ils passent un traité», ce qui signifie qu'il a connaissance du système des parias et des très nombreuses trèves qui marquent alors les relations entre Grenade et Castille<sup>27</sup>. Nous verrons d'ailleurs qu'il en donne un exemple précis à propos de la campagne de 1431.

Viennent en effet alors deux épisodes de l'histoire ibérique que Chalkokondylis n'a pu recueillir que de la bouche d'informateurs espagnols, et sans doute assez peu de temps après qu'ils survinrent. Ils se situent tous les deux sous le roi de Castille Juan II, que Laonikos nomme significativement «Domnos Iôannès», hellénisant ainsi à peine le «Don Juan» dont lui parla son informateur<sup>28</sup>. Les deux épisodes sont en outre en relation avec l'histoire du connétable Alvaro de Luna, à tel point que l'on peut déceler, comme toile de fond du texte grec, un véritable «légendier» du grand Connétable qui devait circuler jusqu'en Orient. La chose est particulièrement sensible lorsque notre auteur affirme qu'Alvaro de Luna était «un simple particulier d'Aragon, parti de fort peu de choses et devenu illustre par sa valeur», trait typique de ces légendiers qui cherchent à estopper les appuis familiaux de leurs héros pour souligner au contraire le rôle de leurs vertus personnelles aux origines de leur fortune. Il est à peine nécessaire de souligner que, ici encore, l'information est probablement aragonaise: on croit entendre l'informateur de Chalkokondylis mettre en relief le rôle du grand aragonais dans les victoires remportées par la Castille, fût-ce contre sa propre patrie<sup>29</sup>. Ajoutons que, ignorant apparemment tout du Grand Schisme et

<sup>25</sup> Livre II, t. I, p. 82.

<sup>26</sup> A. DUCÉLLIER, *Une mythologie urbaine: Constantinople vue d'Occident au Moyen Age (Actes du Colloque "Images de la ville au Moyen Age"*, Ecole Française de Rome, avril 1983, sous presse, où l'on trouvera la bibliographie essentielle).

<sup>27</sup> Livre V, t. II, p. 52.

<sup>28</sup> Livre V, t. II, p. 54.

<sup>29</sup> Livre V, t. II, p. 52-53.

de ses protagonistes, Laonikos ne parle évidemment pas de l'illustre parent du Connétable, l'antipape Benoît XIII<sup>30</sup>.

Il sait cependant que, porté par la gloire, Alvaro de Luna fut nommé «général» (*stratègos*) par le roi d'Ibérie, ce qui correspond en effet à son titre de connétable. C'est en cette qualité qu'il fut envoyé contre Alphonse d'Aragon et son frère le roi de Navarre (dont le nom semble inconnu à notre auteur), qui avaient envahi la Castille. Le texte fait ici sans doute allusion aux événements de 1429-1430, dont notre auteur connaît du reste assez bien les origines: Alphonse, dit-il, est entré en Castille, «appelé par certains des nobles du pays qui détestaient et haïssaient Alvaro», ce qui montre qu'il avait au moins une connaissance globale des terribles troubles nobiliaires qui déchiraient alors la Castille<sup>31</sup>. La complication même de l'histoire castillane en son temps, le fait qu'il n'en ait sans doute eu qu'une relation partielle et intéressée, tout cela peut au contraire rendre compte des graves confusions qui déparent le récit; selon Chalkokondylis, les rois d'Aragon et de Navarre auraient été faits prisonniers par Alvaro de Luna, puis menés devant Juan II qui, après les avoir honorablement accueillis, les aurait relâchés après serment et signature d'un traité de non-agression. Certes, derrière le récit grec, on peut retrouver une relation de la bataille d'Ariza, à la trêve qui s'ensuivit en 1430 et peut-être même au traité de paix de 1436<sup>32</sup>. Mais la capture des rois d'Aragon et de Navarre est un épisode fantastique qui résulte probablement d'une confusion avec les mésaventures des infants d'Aragon, Enrique et Pedro, précisément éliminés de la scène politique en cette même année 1436<sup>33</sup>. Une anecdote souligne pourtant le caractère direct de l'information: Chalkokondylis rapporte que, les deux armées étant en présence, Alvaro envoya vers Alphonse un héraut pour lui demander d'évacuer le pays, mais que l'aragonais lui répondit qu'il «ne s'était pas mis à la tête des ânes de son père pour les faire paître»<sup>34</sup>.

La même fraîcheur vécue se retrouve dans le deuxième épisode de la «geste» d'Alvaro. C'est sur incitation de ce dernier que Juan II, reprenant la tradition de lutte contre les Musulmans que Laonikos fait remonter au temps de Charlemagne, s'attaqua à Grenade qu'il aurait assiégée, menant l'ennemi aux dernières extrémités de la famine. C'est alors que les Musulmans firent charger des fardeaux de figues sur douze mules qui ils envoyèrent vers le camp castillan; chaque figue, coupée en deux, contenait une pièce d'or. A Alvaro qui lui demandait le sens de tout cela, le muletier aurait répondu que le roi de Grenade avait fait rassembler là tout l'or de la ville: si les castillans décidaient de la prendre, c'est tout ce qu'ils y pourraient trouver, alors que, s'ils abandonnaient leur projet, ils pourraient encaisser à l'avenir «tout l'or qui leur venait de Libye», c'est à dire d'Afrique. Alvaro aurait alors fait comprendre à Juan II que «si on élague les ceps, ils rendent après cela de beaux fruits,

<sup>30</sup> En général, les Byzantins n'ont d'information sérieuse sur les affaires religieuses occidentales qu'à partir du Concile de Bâle.

<sup>31</sup> Livre V, t. II, p. 52.

<sup>32</sup> Livre V, t. II, p. 53. Cf. M. GUAL CAMARENA, *Las treguas de Majano entre Aragon, Navarra y Castilla*, "Cuadernos de Historia de España", XVI, 1951, p. 93-109.

<sup>33</sup> L. SUAREZ FERNANDEZ, *Los Trastámaras de Castilla y Aragon en el siglo XV*, in "Historia de España", t. XV, Madrid 1964, p. 147.

<sup>34</sup> Livre V, t. II, p. 53.

mais si on les brutalise, il n'est plus possible qu'ils satisfassent nos besoins»<sup>35</sup>. Le roi aurait alors décidé de lever le siège et donné l'ordre de retraite à son armée.

L'ensemble se rapporte évidemment à la campagne de 1431; comme on le sait, il n'y eut pas alors de véritable siège de Grenade, même si les opérations se déroulèrent très près de la ville, et Juan II, pourtant vainqueur, abandonna l'affaire sans aucun bénéfice immédiat. Ce qui nous intéresse ici, c'est surtout la thèse, sans doute en vigueur dans les milieux aragonais, selon laquelle la Castille ne voulait pas vraiment supprimer le Royaume de Grenade, en raison du rapport régulier qu'elle tirait des parias. On sait, par exemple, qu'en 1439 Juan II exigea un tribut de 12.000 doblas par an et que les Grenadins réussirent à faire abaisser ce chiffre à 24.000 doblas payables sur trois années<sup>36</sup>. Il est certain que le tribut de Grenade représentait un revenu indispensable à la Castille, alors travaillée par des révoltes nobiliaires incessantes, ce qui renforce singulièrement la thèse en question et souligne la qualité des informations de Chalkokondylis. Deux détails confirment du reste le caractère direct de cette information, même s'ils sont l'un et l'autre entachés d'erreur. D'abord, s'il est vrai qu'il n'y eut pas de siège de Grenade en 1431 et si nous n'avons trouvé aucune référence occidentale à l'anecdote du convoi de mulets, la présence des figures dans cette histoire évoque évidemment la bataille de la Higerela, principal épisode de la campagne de 1431: il s'était sans doute constitué, autour de ce nom, une légende étymologique que Laonikos répercute ici et embellit probablement<sup>37</sup>. En outre, notre auteur saisit l'occasion pour rappeler que «la pièce d'or d'ibérie vaut deux pièces d'or des Vénitiens», soit deux ducats; on sait que, si la chose est en soi fautive, le poids officiel de la dobla, 4,60 grammes, était en effet beaucoup plus élevé que celui du ducat (3,55 grammes).

Les derniers renseignements donnés par Chalkokondylis sur la Castille concernent le futur Henri IV. Il rappelle que Juan II avait épousé la fille du roi de Portugal et que de cette union était né Henri. Ce dernier avait été d'abord marié à la fille du roi de Navarre<sup>38</sup> mais, «comme il ne pouvait avoir de relations avec elle», les nobles de son entourage l'avaient persuadé d'épouser la fille du roi de Portugal, sa nièce, «la plus belle femme qu'on eût jamais vue» et avec laquelle, assuraient-ils, «il pourrait avoir des relations».

Il est aisé de souligner les erreurs et ignorances de notre auteur. Il ignore manifestement le premier mariage de Juan II avec Marie d'Aragon et fait par conséquent de l'infant Henri le fils de la seconde femme du roi, Isabelle de Portugal, qu'il n'épousa qu'en 1447, alors qu'Henri était né en 1425<sup>39</sup>. Inutile donc d'insister sur la confusion des liens de parenté: même en se plaçant au point de vue de Laonikos, Jeanne de Portugal n'aurait en effet pu être que sa tante. Il est plus intéressant de souligner

<sup>35</sup> Livre V, t. II, p. 55-56.

<sup>36</sup> R. ARIE, *L'Espagne musulmane au temps des Nasrides (1232-1492)*, Paris 1973, p. 215; ID, *España Musulmana*, Barcelona 1982, p. 73-74. Sur la campagne de la Higerela, cf. L. SECO DE LUCENA PAREDES, *Las campañas de Castilla contra Granada en el año 1431* ("Revista del Instituto de Estudios Islámicos en Madrid", IV/1-2, 1956, p. 79-120).

<sup>37</sup> Tout comme les Occidentaux, les Byzantins cherchaient souvent des présages dans les noms propres ou communs; cf. A. DUCCELLIER, *Le Drame de Byzance*, p. 250-251.

<sup>38</sup> Livre V, t. II, p. 56.

<sup>39</sup> L. SUAREZ FERNANDEZ, *op. cit.*, p. 93 et 192.

que les derniers renseignements qu'il donne sur la Castille datent de 1453: c'est en effet alors que le futur Henri IV se remaria avec Jeanne de Portugal<sup>40</sup>. Or, rien n'est dit de la disgrâce et de la mort d'Alvaro de Luna, survenues la même année, ni de la mort de Juan II, au début de l'année suivante<sup>41</sup>. En outre, le personnage de l'infant Henri est plutôt vu favorablement: notre auteur insiste sur sa valeur, ne mentionne aucune de ses révoltes contre son père et sa célèbre «impuissance» est ici fort édulcorée. Si l'on en croit Chalkokondylis, l'incapacité à «avoir des relations» venait de sa première femme, Blanche de Navarre, et non de lui-même. Tout cela signifie, nous semble-t-il, que l'informateur de Laonikos était un ferme partisan d'Alvaro de Luna et, par voie de conséquence, un adversaire déclaré de la haute noblesse que notre texte ne manque jamais de critiquer directement ou indirectement. Même s'il ignore l'épisode de la bataille d'Olmedo, nous avons vu, par exemple, que ce sont les nobles qui déclenchent la guerre entre Aragon et Castille, par haine contre Alvaro. Ce sont aussi les nobles (et nous savons qu'il s'agit surtout des Pacheco) qui conseillent à Henri de se remarier: si l'on suppose que son informateur lui a sciemment caché les événements postérieurs, et en particulier l'inconduite de la reine Jeanne, on peut cependant voir dans ce trait comme un témoignage involontaire d'une mentalité anti-nobiliaire que véhiculerait Chalkokondylis. Au reste, les opinions personnelles de ce dernier y trouvaient leur compte, car il devait voir dans ces nobles castillans l'équivalent des grands archontes grecs de son temps dont il ne manque jamais de souligner le rôle archontes grecs de son temps dont il ne manque jamais de souligner le rôle pernicieux au moment de la conquête turque<sup>42</sup>.

En résumé, nous croyons que les sources de Laonikos peuvent être assez facilement situées. La composition même de son texte, qui part des exploits du Magnanime en Italie, remonte à l'histoire de l'Aragon et de la Navarre pour enfin centrer tout son développement sur la Castille, autour de la figure d'Alvaro de Luna, suggère un ou plusieurs informateurs aragonais, navarrais et catalans. Nous avons d'ailleurs vu que la géographie de l'Aragon est beaucoup moins fautive que celle de la Castille, et les détails donnés sur Barcelone vont dans le même sens. Né vers 1430 à Athènes, où le souvenir du duché catalan, disparu en 1388, n'était certainement pas perdu, élevé à Mistra où il était aisé de rencontrer mercenaires et marchands aragonais et catalans, il n'est pas étonnant que Laonikos ait pu recueillir des renseignements, souvent précis encore que volontiers anecdotiques, sur des régions où il n'eut évidemment jamais l'occasion de se rendre. L'orgueil national de ces routiers et de ces commerçants a fait le reste, en teintant les informations de Laonikos d'un fort parti-pris aragonais. Quant au fait que l'histoire ibérique lui soit totalement inconnue après 1453, il coïncide parfaitement avec son passage sous domination turque et avec le choix délibéré qu'il fait alors de centrer l'ensemble de son récit sur les faits et gestes des sultans ottomans<sup>43</sup>.

<sup>40</sup> ID. *op. cit.*, p. 212.

<sup>41</sup> ID. *op. cit.*, p. 207-212.

<sup>42</sup> Cf. en particulier le triste tableau donné des archontes rebelles du Péloponnèse vers 1415 (Livre IV, t. I, p. 202-203).

<sup>43</sup> Laonikos, avant Kritoboulos d'Imbros, est en effet le premier historien grec qui cesse de prendre Byzance comme point de référence dans l'ensemble de son récit.

## APPENDICE

### EXTRAITS DE L'HISTOIRE DE LAONIKOS CHALKOKONDYLIS RELATIFS A LA PENINSULE IBERIQUE

#### I) *Histoire, Livre II, p. 81-82.*

...On dit que ce peuple des Celtes est ancien et qu'il s'est illustré par des actions brillantes contre les barbares venus de Libye, à l'époque où les rois des Celtes étaient désignés comme rois des Romains et comme empereurs. Et l'on dit que, parmi ces rois, c'est surtout Charles, l'initiateur de la guerre contre les Libyens... qui, d'abord en Gaule, puis ensuite en Ibérie, remporta des victoires éclatantes. Et leur gloire qui, à travers l'Italie, l'Ibérie et surtout la Gaule, n'a cessé jusqu'à présent d'être hautement célébrée, est chantée par tout le monde. Or les Libyens, qui avaient traversé le détroit situé aux colonnes d'Héraklès, s'étaient rapidement avancés, mettant la main sur l'Ibérie, puis s'emparant de la Navarre et du pays de Portugal, se portant jusqu'à la Taraconnaise; et après s'être aussi soumis le pays dans ces parages, ils s'étaient attaqués au pays celte. Charles donc, et ceux qui menaient la guerre avec lui, s'étaient illustrés de hauts faits contre ces Libyens, en hommes naturellement valeureux qu'ils étaient, en les chassant des pays des Celtibères et des Celtes jusqu'à Grenade (*Granatè*), ville très forte située sur la montagne qui s'étend jusqu'à l'Océan. Puis, poussant rapidement jusqu'au détroit lui-même, ils soumettent et occupent la plus grande partie de l'Ibérie et la réduisent à merci dans leur élan. Puis ce pays, c'est à dire l'Ibérie, la Navarre et la Taraconnaise (*Tarakôn* = Aragon), ils le remettent à leurs alliés, ils brisent l'encerclement dans lequel les barbares tenaient leurs alliés puis, après un partage mutuel du pays, ils l'occupent, chacun prenant possession de la part qui lui revient. Aussi ces hommes, qui avaient ainsi mené cette guerre de la façon la plus magnifique, sont-ils sans cesse célébrés jusqu'à présent pour avoir été des hommes valeureux. Pour Orlandos (Roland), le général, il mourut de soif au cours d'un siège et il laissa aux rois d'Ibérie Rinaldos (Renaud) qui avait participé à la guerre. Quant à ceux qui participèrent à cette guerre, leur règle est encore aujourd'hui de porter pillage et ravage chez les Libyens. Pour ce peuple des Libyens, il use de la langue arabe, il a les moeurs et la croyance de Mechmétès (Mahomet) et porte tantôt le costume barbare, tantôt aussi le costume ibérique...

#### II) *Histoire, Livre V, tome II, p. 41-43.*

... (Les Génois) sont en mauvais termes avec les gens d'Aragon et les Aragonais (*Tarakonésioi*) et sont constamment leurs ennemis, depuis les origines... Brouillés avec le roi d'Aragon, nommé Alphonse (*Alphonsos*), le combat s'était engagé près

de la ville de Gaète (*Gaètè*), en Italie. Comme les grands vaisseaux du roi Alphonse se dirigeaient vers ces lieux, et quand les Génois eurent appris que sa flotte se trouvait là, le roi s'appréant à les attaquer, ils montèrent sur les vaisseaux les plus énormes que nous connaissons, qui étaient venus pour commercer, et, sous les armes, quittèrent leur ville pour aller attaquer les Aragonais; et quand ils l'eurent trouvé dans le port de Gaète, le combat naval avec les vaisseaux du roi dura longtemps. Or, le roi se trouvait alors dans la ville et, à la vue du combat, il s'irritait et se décourageait parce que, bien que ses propres vaisseaux fussent chargés d'un plus grand nombre d'hommes, ils s'arrivaient pas à l'emporter sur les vaisseaux des ennemis. Alors, monté lui-même sur ses vaisseaux, afin de les entraîner au combat, la lutte se fit violente et le vaisseau fut pris, et avec lui fut également pris le roi d'Aragon... Et quand (les Génois) eurent remporté la victoire et pris le roi lui-même, ils font voile vers leur pays. Et quand ils furent arrivés en vue de la ville, (le «secrétaire des Génois») fit demi tour et fit voile vers le pays du prince des Ligures pour lui mener le roi Alphonse comme prisonnier, pensant qu'il en tirerait une grosse somme du prince. Ayant donc débarqué dans son pays, il était allé mener le roi comme prisonnier auprès du prince des Ligures. Alors ce prince de Milan (*Médiolanon*) accueillit le roi avec honneur et, après lui avoir rendu de grands honneurs, il le renvoya dans son royaume... Cependant, Alphonse, délivré par le prince de Milan, lui en sut bon gré et, le servant en tout ce qu'il pensait lui devoir être agréable, il ne cessa de lui complaire en tout jusqu'à la mort du prince de Milan. Or donc, ce roi des Aragonais, qui règne aussi sur Valence (*Valentia*), l'Aragon (*Tarakôn*), les îles de Sardaigne (*Sardô*) et de Corse (*Kyrnos*), et qui est aussi préfet (*Eparchos*) de la riche ville de Barcelone (*Barkenônè*) en Ibérie, était d'abord venue en Sicile, puis en Italie et à Naples (*Parthénopè*), et il était devenu roi (suit le récit de la conquête du Royaume de Naples)...

### III) *Histoire, Livre V, tome II, p. 46-47.*

... C'est alors qu'Alphonse, roi d'Aragon, de Sardaigne et de Valence, de la famille des Medina (*Medinoi*), ayant fait construire une flotte énorme et sur l'appel des gens de Palerme en Sicile, se rendit en Sicile et s'en rendit maître après l'avoir tout entière soumise puis, partant de cette île, s'empara de la citadelle qui, à Naples, se trouve dans les terres...

### IV) *Histoire, Livre V, p. 49-57.*

... Et quand Alphonse fut parti pour l'Italie, il laissa à son frère le soin de gouverner son royaume. Ce dernier commence aux confins du pays de Valence. Valence est une ville grande et prospère, capitale du roi de Valence. Cette ville est située à une distance d'environ 700 stades du détroit des colonnes d'Héraklès, en face de l'île de Sardaigne. Au-delà, la région appelée Aragon s'étend jusqu'à Barcelone. C'est dans cette zone que le pays d'Aragon succède à la Provence de Gaule; Si bien qu'il nous faut dire quelles sont les limites du pays de ce roi. Vers l'orient, il serait limité par

la région gauloise de Provence, vers l'occident par l'Ibérie et vers le nord par la Navarre (*Nabarè*). Pour Barcelone, c'est une ville qui se signale, parmi les villes de l'Occident, par sa richesse et sa puissance: son gouvernement à de fortes tendances à l'aristocratie, et elle accepte d'être administrée par le roi d'Aragon, à condition que soient respectées ses coutumes ancestrales (*ta patria*)? En face d'elle se trouve la Corse, île prospère et peuplée, et l'on dit que le pourtour de cette île atteint environ 2000 stades. Et il y a encore près de cette dernière une autre île, qui est appelée *Meiôn* (Majorque), placée elle aussi sous la puissance du roi des Aragonais et qui reçoit de lui son gouverneur...

Pour l'Ibérie, telle qu'elle est située, elle commence vers la Gaule à laquelle succèdent les Celtibères et le pays de Gascogne (*Gaskônè*), qui est soumis au roi des Celtes. Puis, vers l'est, lui succède le pays des Basques (*Peskaioi*), qui se poursuit jusqu'en Ibérie. Cette Ibérie, qui est le plus grand pays d'Occident après le pays des Celtes, s'étend jusqu'à l'Océan vers l'occident; vers l'orient, elle confine à la Navarre et à la Gaule, et vers le midi au Portugal qui, pays littoral, borde l'océan sur une grande longueur, ainsi qu'un pays de Grenade qui appartient aux Libyens. Dans cette région se trouve le Sanctuaire de Jacques (*To toû Iakôbou Hiéron*). Quant au Portugal (*Portougallia*), qui touche à l'Ibérie, il se trouve s'étendre jusqu'à la mer située à l'intérieur du détroit, jusqu'au pays de Grenade. Pour le pays d'Ibérie, qui est très grand et riche, les villes sièges du gouvernement royal sont celle qu'on appelle Séville (*Sibilèna*), grande et peuplée, puis Cordoue (*Kordubè*), Murcie (*Morsikè*), celle qu'on nomme Tolède (Tolèdon) et Salamanque (*Salamankè*). Et le Sanctuaire de Jacques se trouve dans ce pays, près de l'océan et de la mer extérieure; mais le pays du roi des Ibères s'étend aussi jusqu'à la mer intérieure. Quant au Portugal, il est situé du côté du détroit, commençant du côté de Grenade et longeant le détroit et la mer extérieure jusqu'en Ibérie. Quant au pays de Grenade, qui est à l'intérieur des terres et qui s'étend jusqu'à l'Ibérie et jusqu'à la Gaule, il n'a aucun contact ni avec la mer intérieure ni avec l'océan. Au reste, c'est le roi d'Ibérie qui est le prince le plus puissant de cette contrée et, issu de la maison royale de Gaule, il ne cesse de faire la guerre aux Libyens dont il pille et ravage le royaume de Grenade. Et le roi des Libyens de Grenade paye tribut au roi des Ibères quand ils font la paix. C'est souvent qu'il l'attaque, assiège la ville et met son royaume au pillage. C'est un pays montagneux, du côté de la montagne qui, commençant vers la mer intérieure, mène jusqu'à l'océan et jusqu'au pays de Portugal.

Or ces rois, brouillés les uns avec les autres, ont soutenu bien des guerres, d'abord ensemble contre le Barbare, mais aussi contre ce roi d'Ibérie. Alphonse, roi d'Aragon, avant de se rendre en Italie, avait entre autres combattu pour la raison qu'on verra, et lui-même avait été pris par le général du roi des Ibères, nommé Alvaro (*Albaros*), guerre au cours de laquelle ils s'étaient trouvés blessés l'un et l'autre. Ayant donc rassemblé une armée et s'étant adjoint son frère, le roi de Navarre, alors qu'il faisait campagne contre le roi d'Ibérie, il était entré en Ibérie, appelé dans le pays par certains des notables du pays, en raison de leur haine et de leur hostilité envers Alvaro. Ce dernier, qui était un simple particulier d'Aragon, et qui, de modeste origine, s'était fait remarquer par sa valeur, avait fait de rapides et grands progrès et, estimé de tous pour sa valeur, avait été désigné comme général dans son pays; chargé de commandements militaires, il jouissait partout d'une haute renommée. Or, à ce moment,

dépêché par le roi des Ibères avec son armée contre Alphonse, il allait par le pays à sa rencontre pour s'opposer à lui. Et quand Alphonse, qui s'était adjoint son frère, au cours de son avance, fut entré en Ibérie et se mit à y progresser, alors Alvaro, qui était venu à sa rencontre et avait établi son campement, lui envoya un héraut pour l'exhorter à se retirer au plus vite du pays, s'il était en possession de sa raison. Mais quand il lui eut été répondu qu'ils ne s'étaient pas mis à la tête des ânes de son père pour les mener paître, mais qu'il était fort capable de mener une campagne, il se mit en ordre de bataille et, entré en contact, il combattit contre les deux frères. Après une violente bataille, quand les gens d'Alvaro eurent battu les Aragonais, ils les poursuivirent de toutes leurs forces, ils capturent les deux frères et font prisonniers un grand nombre d'Aragonais au cours de la poursuite. Quand les deux rois furent menés devant le roi d'Ibérie, il ne leur fit aucun mal mais, après avoir reçu d'eux des serments et des engagements d'honneur leur interdisant de rien comploter à l'avenir contre son royaume, il les laissa se retirer sains et saufs. Et après cela, Alphonse se rendit en Italie, comme je l'ai indiqué plus haut...

Pour le roi d'Ibérie dont j'ai parlé, il a engagé la guerre contre le roi des Libyens de Grenade. Ces derniers, anciennement passés de Libye et qui s'étaient emparés d'Almeria, ville située sur la côte d'Europe, à une distance d'environ 250 stades de la Libye, ils en étaient partis pour se soumettre l'Ibérie et, s'illustrant d'actions d'éclat, avaient énormément augmenté l'extension de leur pays en s'avançant jusqu'au pays de Gaule (*Keltikè*) et aussi jusqu'en Aragon et jusqu'à Valence. Contre eux, les rois des Ibères, qui descendent des Celtes, avaient entrepris la lutte contre ces Libyens qu'ils avaient resserrés dans une ville forte. Puis, ils en avaient entrepris le siège et, jusqu'à aujourd'hui, ils continuent à se porter sans cesse contre la ville et à y envoyer des troupes. Or le roi des Ibères, Don Jean (*Domnos Iðannès*), comme je l'ai dit plus haut, passant à l'attaque, sous l'impulsion d'Alvaro qui poussait le roi à exterminer les Libyens, avait mené son armée contre la ville pour se la soumettre. Dans ces conditions, comme les Libyens subissaient un siège terrible et en étaient arrivés à la famine la plus extrême, poussés par leur dénuement, ils inventent le stratagème suivant.

Après avoir arrimé sur douze mules des ballots de figes, ils les envoient vers le camp. Ces figes, ils les avaient ouvertes chacune en deux et avaient mis à l'intérieur une pièce d'or, puis les avaient réunies à nouveau. Notons que ce sou (*nomisma*) d'or d'Ibérie vaut deux pièces d'or des Vénitiens. Après donc qu'ils eurent ainsi arrangé ces figes et les eurent chargées sur les mules, autant que chacune en pouvait porter, ils les envoient vers la tente d'Alvaro. Et ce dernier, quand il eut vu l'or qui se trouvait dans les figes, demanda à celui qui les avait apportées ce qu'on voulait leur signifier par cet or placé dans les figes. Et celui qui menait les mulets répondit qu'après avoir rassemblé l'or de la cité, le roi le lui envoyait, disant que, qu'il prît la ville ou qu'il ne la prît point, «Tu ne pourrais jamais tirer de la cité plus d'or qu'il n'y en a là. Si tu prends la ville, tu rejettes la quantité d'or plusieurs fois semblable à celle ci qui doit te venir et nous venir de Libye dans l'avenir. Mais si tu ne prends pas la ville, tu pourras profiter par la suite de toutes les sommes qu'on nous apporte de Libye». Instruit de ces choses, Alvaro, dit-on, emportant les figes, se rendit auprès du roi et, après avoir séparé les figes en deux, lui dit: «Roi, cet arbre-là, qui produit pour nous un tel fruit, il n'est pas de notre intérêt de l'abattre. Car alors, nous n'aurions

plus désormais un tel fruit à notre disposition et nous, nous n'aurions pas su profiter comme il faut de notre bonheur, si nous en remplissions à profusion aujourd'hui. Tu le vois, si l'on élague les ceps, comme ils rendent de beaux fruits après cela; mais si on les brutalise, il n'est plus possible qu'ils satisfassent nos besoins». Quand le roi eut entendu ces paroles, comme il lui semblait qu'il avait justement parlé, il fit retirer son armée.

Or ce roi, qui avait épousé la fille du roi de Portugal, en avait eu un fils nommé Henri (*Errikos*), un guerrier valeureux qui, ayant épousé la fille du roi de Navarre et n'ayant pu avoir aucune relation avec elle, l'avait répudiée et avait épousé, comme deuxième femme, sa nièce, fille du roi de Portugal, que l'on disait être la femme la plus belle de corps de toutes celles de ces pays-là, ses nobles lui ayant assuré que, s'il épousait une autre femme, il serait à même d'avoir des relations avec elle. Quant à la fille du roi de Navarre, il l'avait forcée à adopter la vie monastique et lui avait donné de l'argent. Pour le roi de Portugal, il est de la maison des rois de Gaule. Je suppose que ce pays, les rois des Celtes, qui sont depuis longtemps en lutte contre les Libyens, se le sont soumis après l'avoir conquis et l'ont transmis à leurs descendants. De même, c'est une loi que le trône de Navarre revienne à la maison des rois de Gaule et que personne d'autre ne puisse avoir accès à ce trône... Si bien que le frère d'Alphonse, ils l'avaient appelé à cette condition que, puisqu'il avait épousé une femme de la maison de Gaule, s'il en avait un fils, lui ne resterait plus dès lors dans ce pays, mais il s'en irait en leur laissant son fils pour roi, et s'il n'en avait pas de fils, après sa mort le royaume passerait au roi de Gaule. Et lui, ayant accepté ces conventions, il était monté sur le trône de Navarre moyennant cela. Puis, comme il avait eu un fils, ils le renvoyèrent et se donnèrent son fils pour roi, qui était, du côté de sa mère, de la maison des rois de Gaule.

